

POEMES



ŒUVRES CHOISIES

AGRIPPA D'AVBIGNÉ

QUÉBEC

Chez Samizdat, sous St-Augustin, près du Cap-Rouge

le 1 avril, année du Seigneur, MMXIV



Les Poemes de Théodore Agrippa d'Aubigné (1552-1630).

Ces écrits sont tirés de sources diverses. Certains sont tirés des *Petites œuvres mêlées du sieur d'Aubigné* (1630), d'autres des *Mémoires de la vie d'Agrippa d'Aubigné* (1731) ou de *L'Hécatombe à Diane* (1575). Certains poèmes conservent l'orthographe d'origine, dont les «s» longs, ß. Ces poèmes ne représentent qu'une partie de l'œuvre poétique d'Aubigné.

Agrippa d'Aubigné, fut un huguenot du 16-17e siècle. Il fut soldat, ami de Henri de Navarre, future roi de France et littéraire à une époque où la langue française prenait son premier envol (et où l'orthographe française n'était pas encore fixée). Après l'adoption du catholicisme par Henri IV, d'Aubigné fini par se retirer de la cour et en 1620 prend le chemin de l'exil, en Suisse.

Samizdat 2014

Polices:

Ancient [Jeffery Lee]

IM Fell English Roman and Italic [Igino Marini]

IM Fell Double Pica [Igino Marini]

IM Fell Flowers 1 & 2 [Igino Marini]

SL Book Arts [Su Lucas]

«Supposons qu'une telle personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientées vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection. » (C.S. Lewis - Some Thoughts - 1948)*

MATIÈRES

SANS TITRE	1
SANS TITRE	5
SANS TITRE	7
INSCRIPTION POUR UNE FONTAINE	8
L'HYVER	9
PRIÈRE DU MATIN	11
PSEAUME TROISIÈME	12
PSEAVME CENT VINGT & VN	13
CE DOUX HIVER QUI ÉGALE SES JOURS	14
A L'ÉCLAIR VIOLENT DE TA FACE DIVINE	15
A LONGS FILETS DE SANG CE LAMENTABLE CORPS	16
ACCOUREZ AU SECOURS DE MA MORT VIOLENTE	18
AU TEMPS QUE LA FEILLE BLESME	19
PRIÈRE ET CONFESSION.	23
ÉPITAFÉ DU SIEUR D'AUBIGNÉ	25
SVR L'INCONSTANCE DE LA FEMME	26
DV PAON ET DV COURTISAN.	27
NOUS FERONS, MA DIANE, UN JARDIN FRUCTUEUX	28
PRIÈRE AVANT LE REPAS.	29
PRIÈRE APRÈS LE REPAS.	30

CANTIQUE DE SAINT AVGVSTIN	31
PRIERE DE L'AVTHEVR PRISONNIER DE GVERRE, & CONDAMNÉ À MORT.	33
REVEIL	35
ADVIS D'VNE FILLE AUX AUTRES.	36
QUATRAINS SUR UN FORTBEAU CHIEN	37
PSEAUME TROISIÈME	38
LARMES POVR SVSANNE DE LEZAI ESPOVSE DE L'AVTHEVR	39
VOUS QUI AVEZ ÉCRIT QU'IL N'Y A PLUS EN TERRE	41
RONCARD SI TU AS SU PAR TOUT LE MONDE ÉPANDRE	42
AU TRIBUNAL D'AMOUR, APRES MON DERNIER JOUR	43
EXTASE	44
AVX CRITIQUES	45



/ AMBROSIO



SANS TITRE

Puisque le cors blessé, mollement estendu
Sur un lit qui se courbe aux malheurs qu'il suporte
Me fait venir au ronger et gouter mes douleurs,
Mes membres, jouissez du repos pretendu,
Tandis l'esprit lassé d'une douleur plus forte
Esgalle au corps bruslant ses ardentès chaleurs.

Le corps vaincu se rend, et lassé de souffrir
Ouvre au dard de la mort sa tremblante poitrine,
Estallant sur un lit ses misérables os,
Et l'esprit, qui ne peut pour endurer mourir,
Dont le feu violent jamais ne se termine,
N'a moyen de trouver un lit pour son repos.

Les medecins fascheux jugent diversement
De la fin de ma vie et de l'ardente flamme
Qui mesme fait le cors pour mon ame souffrir,
Mais qui pourroit juger de l'eternel torment
Qui me presse d'ailleurs? Je sçay bien que mon ame
N'a point de medecins qui la peussent guerir.

Mes yeux enflés de pleurs regardent mes rideaux
Cramoisés, esclatans du jour d'une fenestre
Qui m'offusque la veüe, et fait diner les yeux,
Et je me resouviens des celestes flambeaux,
Comme le lis vermeil de ma dame fait naistre
Un vermeillon pareil à l'aurore des Cieux.

Je voy mon lict qui tremble ainsi comme je fais,
Je voy trembler mon ciel, le chaslit et la frange
Et les soupirs des vents passer en tremblottant;

Mon esprit tremble ainsi et gemist sous le fais
D'un amour plein de vent qui, muable, se change
Aux vouldoirs d'un cerveau plus que l'air inconstant.

Puis quant je ne voy' rien que mes yeux peussent voir,
Sans bastir là dessus les loix de mon martyre,
Je coulle dans le lict ma pensée et mes yeux;
Ainsi puisque mon ame essaie à concevoir
Ma fin par tous moyens, j'attens et je desire
Mon corps en un tombeau, et mon esprit es Cieux.

SANS TITRE

Soubs la tremblante courtine
 De ces bessons arbrisseaux,
 Au murmure qui chemine
 Dans ces gazouillans ruisseaux,
 Sur un chevet touffu esmaillé des couleurs
 D'un million de fleurs,

A ces babillars ramages
 D'osillons d'amour espris,
 Au fler des roses sauvages
 Et des aubepins floris,
 Portés, Zephirs pillars sur mille fleurs trottans,
 L'haleine du Printemps.

Ô doux repos de mes pennes,
 Bras d'yvoire pottelez,
 Ô beaux yeux, daires fontaines
 Qui de plaisir ruisselez,
 Ô giron, doux suport, beau chevet esmaillé
 A mon chef travaillé!

Vos douceurs au ciel choisies,
 Belle bouche qui parlez,
 Sous vos levres cramoysies
 Ouvrent deux ris emperlez;
 Quel beaulme precieux flotte par les zephirs
 De vos tiedes soupirs!

Si je vis, jamais ravie
 Ne soit ceste vie icy,
 Mais si c'est mort, que la vie
 Jamais n'ait de moy soucy:
 Si je vis, si je meurs, ô bien heureux ce jour
 Ou paradis d'amour!

INSCRIPTION POUR
UNE FONTAINE

Vois-tu, passant, couler cette onde
Et s'écouler incontinent?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.

L'HYVER

Mes volages humeurs, plus sterilles que belles,
 S'en vont; et je leur dis: Vous sentez, ironnelles,
 S'esloigner la chaleur et le froid arriver.
 Allez nicher ailleurs, pour ne tascher, impures,
 Ma couche de babil et ma table d'ordures;
 Laissez dormir en paix la nuit de mon hyver.

D'un seul point le soleil n'esloigne l'hemisphere;
 Il jette moins d'ardeur, mais autant de lumiere.
 Je change sans regrets, lorsque je me repens
 Des frivoles amours et de leur artifice.
 J'ayme l'hyver qui vient purger mon cœur de vice,
 Comme de peste l'air, la terre de serpens.

Mon chef blanchit dessous les neiges entassées.
 Le soleil, qui reluit, les eschauffe, glacées,
 Mais ne les peut dissoudre, au plus court de ses mois.
 Fondez, neiges; venez dessus mon cœur descendre,
 Qu'encores il ne puisse allumer de ma cendre
 Du brazier, comme il fit des flammes autrefois.

Mais quoi! serai-je esteint devant ma vie esteinte?
 Ne luira plus sur moi la flamme vive et sainte,
 Le zèle flamboyant de la sainte maison?
 Je fais aux saints autels holocaustes des restes,
 De glace aux feux impurs, et de naphte aux celestes:
 Clair et sacré flambeau, non funebre tison!

Voici moins de plaisirs, mais voici moins de peines.
 Le rossignol se taist, se taisent les Sereines.
 Nous ne voyons cueillir ni les fruits ni les fleurs;
 L'esperance n'est plus bien souvent tromperesse,
 L'hyver jouit de tout. Bienheureuse vieillesse
 La saison de l'usage, et non plus des labeurs!

Mais la mort n'est pas loin; cette mort est suivie

D'un vivre sans mourir, fin d'une fausse vie:
Vie de nostre vie, et mort de nostre mort.
Qui hait la seureté, pour aimer le naufrage?
Qui a jamais esté si friant de voyage
Que la longueur en soit plus douce que le port?

PRIÈRE DU MATIN

Le Soleil couronné de rayons et de flammes
Redore nostre aube à son tour:
Ô saint Soleil des Saints, Soleil du saint amour,
Perce de flesches d'or les tenebres des ames
En y rallumant le beau jour.

Le Soleil radieux jamais ne se courrouce,
Quelque fois il cache ses yeux:
C'est quand la terre exhalle en amas odieux
Un voile de vapeurs qu'au devant elle pousse,
En se troublant, et non les Cieux.

Jesus est toujours clair, mais lors son beau visage
Nous cache ses rayons si doux,
Quand nos pechez fumans entre le Ciel et nous,
De vices redoublez enlevent un nuage
Qui noircit le Ciel de courroux.

Enfin ce noir rempart se dissout et s'egare
Par la force du grand flambeau.
Fuyez, pechez, fuyez: le Soleil dair et beau
Vostre amas vicieux et dissipe et separe,
Pour nous oster nostre bandeau.

Nous ressusciterons des sepulchres funebres,
Comme le jour de la nuit sort.
Si la premiere mort de la vie est le port,
Le beau jour est la fin des espaises tenebres,
Et la vie est fin de la mort.

P S E A U M E T R O I S I È M E

Dieu quel amas heriffé de mutins, quel peuple ramaffé !
 Ô que de folles rumeurs, & que de vaines fureurs !
 Ils ont dit : Cet homme est misérable, le pauvre ne sent prest
 Rien de secours de ce lieu, rien de la force de Dieu.

Mais c'est mentir à eux: Dieu des miens contre mes haineux
 Est le pavois seur et fort, contre le coup de la mort.
 Par lui je hauffé le front, lui qui m'entend, lui qui du S. mont
 Tant eslevé, chaque fois preste l'oreille à ma voix.

Dont dormir m'en irai; de tressauts, ni de crainte je n'aurai.
 Puis resveillé ne m'affaut crainte, frayeur, ni tressaut:
 J'ai de sa main seurté, de sa main n'ont sans peine presté
 L'ombre du son le sommeil, l'aube du jour le resveil.

Vienne la tourbe approcher, courir, enceindre, ou se retrancher,
 Quand ils m'assiègeront, mille de file & de front,
 Dieu qui a veu le dedans du Malin, lui brifera les dents,
 D'ire le coeur escuniant, langue, palais blasphémant

Dieu sçaura le salut de Sion bien conduire à son but,
 Mesme le coeur des siens remplir & croistre de biens.
 Gloire soit au Pere, & Fils et à l'Esprit, source des esprits
 Tel qu'il soit & fera-t-il, aux siècles, ainsi soit-il.

PSEAVME CENT VINGT & VN

*de mefme mefure que Rendez
graces à Dieu, &c.*

Vers les monts ie levai mes miferables yeux,
Cherchant quedque fecours des plus fuperbes lieux:

Mais en Dieu, qui ce tout baftit en un moment.
Eft mon affeuré fondement.'

Par lui ton pied fera tref-cherement choyé:
Dieu a aux bien-aimés fon bel œil ottroyé,
Qui n'eft fermé jamais à qui le fommeiller
N'empefche un curieux veiller.

Dieu puiffant à ta dextre¹ eft & toujours fera,
Aux grand chauts le Soleil point ne te bruffera:
Morfondante que foit la Lune dans la nuit,
A ton chef de rayons ne nuit.

L'Eternel de ton ame a le fecours de prés,
Il la garde à prefent & fera ci apres:
Tes faits il benira continuellement
Au parfaire & commencement.

CE DOUX HIVER QUI ÉGALE SES JOURS

Ce doux hiver qui égale ses jours
A un printemps, tant il est aimable,
Bien qu'il soit beau, ne m'est pas agréable,
J'en crains la queue, et le succès toujours.

J'ai bien appris que les chaudes amours,
Qui au premier vous servent une table
Pleine de sucre et de mets délectable,
Gardent au fruit leur amer et leurs tours.

Je vois déjà les arbres qui boutonent
En mille noeuds, et ses beautés m'étonnent,
En une nuit ce printemps est glacé,

Ainsi l'amour qui trop serein s'avance,
Nous rit, nous ouvre une belle apparence,
Est né bien tôt, bien tôt effacé.

A L'ÉCLAIR VIOLENT DE TA FACE DIVINE

A l'éclair violent de ta face divine,
N'étant qu'homme mortel, ta céleste beauté
Me fit goûter la mort, la mort et la ruine
Pour de nouveau venir à l'immortalité.

Ton feu divin brûla mon essence mortelle,
Ton céleste m'éprit et me ravit aux Cieux,
Ton âme était divine et la mienne fut telle:
Déesse, tu me mis au rang des autres dieux.

Ma bouche osa toucher la bouche cramoisie
Pour cueillir, sans la mort, l'immortelle beauté,
J'ai vécu de nectar, j'ai sucé l'ambrosie,
Savourant le plus doux de la divinité.

Aux yeux des Dieux jaloux, remplis de frénésie,
J'ai des autels fumants comme les autres dieux,
Et pour moi, Dieu secret, rougit la jalousie
Quand mon astre inconnu a déguisé les Cieux.

Même un Dieu contrefait, refusé de la bouche,
Venge à coups de marteaux son impuissant courroux,
Tandis que j'ai cueilli le baiser et la couche
Et le cinquième fruit du nectar le plus doux.

Ces humains aveuglés envieux me font guerre,
Dressant contre le ciel l'échelle, ils ont monté,
Mais de mon paradis je méprise leur terre
Et le ciel ne m'est rien au prix de ta beauté.

À LONGS FILETS DE SANG CE LAMENTABLE CORPS

A longs filets de sang ce lamentable corps
Tire du lieu qu'il fuit le lien de son âme,
Et séparé du coeur qu'il a laissé dehors,
Dedans les forts liens et aux mains de sa dame,
Il s'enfuit de sa vie et cherche mille morts.

Plus les rouges destins arrachent loin du coeur
Mon estomac pillé, j'épanche mes entrailles
Par le chemin qui est marqué de ma douleur.
La beauté de Diane ainsi que des tenailles
Tirent l'un d'un côté, l'autre suit le malheur.

Qui me voudra trouver détourne par mes pas,
Par les buissons rougis, mon corps de place en place,
Comme un vaneur baissant la tête contre bas
Suit le sanglier blessé aisément à la trace,
Et le poursuit à l'oeil jusqu'au lieu du trépas.

Diane, qui voudra me poursuivre en mourant,
Qu'on écoute les rocs résonner mes querelles,
Qu'on suive pour mes pas de larmes un torrent,
Tant qu'on trouve séché de mes peines cruelles
Un coffre, ton portrait, et rien au demeurant.

Les champs sont abreuvés après moi de douleurs,
Le souci, l'encolie, et les tristes pensées
Renaissent de mon sang et vivent de mes pleurs,
Et des cieus les rigueurs contre moi courroucées
Font servir mes soupirs à éventer ses fleurs.

Un bandeau de fureur épais presse mes yeux
Qui ne discernent plus le danger ni la voie,
Mais ils vont effrayant de leur regard les lieux
Où se trame ma mort, et ma présence effraie
Ce qu'embrassent la terre et la voûte des cieus. [...]

ACCouREZ AU SECOURS DE MA MORT VIOLENTE

Accourez au secours de ma mort violente,
Amants, nochers experts en la peine où je suis,
Vous qui avez suivi la route que je suis
Et d'amour éprouvé les flots et la tourmente.

Le pilote qui voit une nef périssante,
En l'amoureuse mer remarquant les ennuis
Qu'autrefois il risqua, tremble et lui est avis
Que d'une telle fin il ne perd que l'attente.

Ne venez point ici en espoir de pillage:
Vous ne pouvez tirer profit de mon naufrage,
Je n'ai que des soupirs, de l'espoir et des pleurs.

Pour avoir mes soupirs, les vents lèvent les armes.
Pour l'air sont mes espoirs volagers et menteurs,
La mer me fait périr pour s'enfler de mes larmes.

AU TEMPS QUE LA FEILLE BLESME

Au temps que la feille blesme
 Pourrist languissante à bas,
 J'allois esgarant mes pas
 Pensif, honteux de moy mesme,
 Pressant du pois de mon chef
 Mon menton sur ma poitrine,
 Comme abatu de ruine
 Ou d'un horrible meschef.

Après, je haussois ma veuë,
 Voiant, ce qui me deplaist,
 Gemir la triste forest
 Qui languissoit toute nuë,
 Veufve de tant de beautez
 Que les venteuses tempestes
 Briserent depuis les festes
 Jusqu'aux piedz acraventez.

Où sont ces chesnes superbes,
 Ces grands cedres hault montez
 Quy pourrissent leurs beautez
 Parny les petites herbes?
 Où est ce riche ornement,
 Où sont ces espais ombrages
 Qui n'ont sceu porter les rages
 D'un automne seulement?

Ce n'est pas la rude escorce
 Qui tient les trons verdissans:
 Les meilleurs, non plus puissans,
 Ont plus de vie et de force,
 Tesmoin le chaste laurier
 Qui seul en ce temps verdoie
 Et n'a pas esté la proie

D'un yver fascheux et fier.

Quant aussi je considere
 Un jardin veuf de ses fleurs,
 Où sont ses belles couleurs
 Qui y florissoient naguere,
 Où si bien estoient choisis
 Les bouquets de fleurs my esclodes,
 Où sont ses vermeilles rozes
 Et ses oillets cramoisis?

J'ai bien veu qu'aux fleurs nouvelles,
 Quant la rose ouvre son sein,
 Le barbot le plus villain
 Ne ronge que les plus belles:
 N'ay je pas veu les teins vers,
 La fleur de meilleure eslitte,
 Le lys et la margueritte,
 Se ronger de mille vers?

Mais du myrthe verd la feuille
 Vit tousjours et ne luy chault
 De vent, de froit, ny de chault,
 De ver barbot, ny abeille
 Tousjours on le peut cuillir
 Au printemps de sa jeunesse,
 Ou quant l'yver qui le laisse
 Fait les autres envieillir.

Entre un milion de perles
 Dont les carquans sont bornez
 Et dont les chefs sont ornez
 De nos nimphes les plus belles,
 Une seulle j'ai trouvé
 Qui n'a tache, ne jaunisse,
 Ne obscurité, ne vice,
 Ni un gendarme engravé.

J'ay veu parmi nostre France
 Mille fontaines d'argent,

Où les nimphes vont nageant
 Et y font leur demourance;
 Mille chatouilleux zephirs
 De mille plis les font rire:
 Là on trompe son martire
 D'un milion de plaisirs.

Mais un aspit y barbouille,
 Ou le boire y est fiebvreux,
 Ou le crapault venimeux
 Y vit avecq' la grenoille.
 Ô mal assise beauté!
 Beauté comme mise en vente,
 Quand chascun qui se presente
 Y peut estre contenté!

J'ay veu la claire fontaine
 Où ces vices ne sont pas,
 Et qui en riant en bas
 Les dairs diamens fontaine:
 Le moucheron seulement
 Jamais n'a peu boire en elle,
 Aussi sa gloire immortelle
 Florist immortellement.

J'ai veu tant de fortes villes
 Dont les dochers orgueilleux
 Percent la nuë et les cieux
 De piramides subtiles,
 La terreur de l'univers,
 Braves de gendarmerie,
 Superbes d'artillerie,
 Furieuses en boulevers:

Mais deux ou trois fois la fouldre
 Du canon des ennemis
 A ses forteresses mis
 Les piedz contremont en pouldre:
 Trois fois le soldat vengeant
 L'yre des Dieux alumée,

Horrible en sang, en fumée,
La foulla, la sacageant.

Là n'a flory la justice,
Là le meurtre ensanglanté
Et la rouge cruauté
Ont heu le nom de justice,
Là on a brisé les droitz,
Et la rage envenimée
De la populace armée
A mis soubz les pieds les loix.

Mais toy, cité bien heureuse
Dont le palais favory
A la justice cheri,
Tu regne victorieuse:
Par toy ceux là sont domtez
Qui en l'impudique guerre
Ont tant prosterné à terre
De renoms et de beautez.

Tu vains la gloire de gloire,
Les plus grandes de pouvoir,
Les plus doctes de savoir,
Et les vaincueurs de victoire,
Les plus belles de beauté,
La liberté par la crainte,
L'amour par l'amitié sainte,
Par ton nom l'éternité.

P R I E R E E T C O N F E S S I O N .

Le porte dans le ciel mes yeux & mes desirs,
 Loignant, comme les mains, le cœur à ma requeste:
 le ploy mes genoux atterrants mes plaisirs,
 le te descouvre, ô Dieu, mes pechez & ma teste.

Mes yeux de mes desirs corrupteurs ont cherché
 L'horreur, mes mains le sang, & mon cœur les vengeances:
 Mes genoux ont ployé au piège de péché,
 Et ma teste a bien moins de cheveux que d'offenses.

Si ie ne desguisois, tes clairs yeux font en moi,
 Ces yeux qui percent tout, & desfont toutes ruses.
 Qui pourroit s'excuser accusé par son Roi?
 Je m'accuserai donc, afin que tu m'excuses.

Mais qui cuide tirer un frivole rideau,
 Pour celer ses pechez, se prive de ta face:
 Et qui puisse donner à tes yeux un bandeau,
 Est veu, & ne voit plus ta face ni ta grace.

Pere plein de douceur, comme aussi lustre Roi,
 Qui de grace & de loi tiens en main les balances,
 Comment pourrai-je faire une paix avec toi,
 Qui ne puis seulement faire trêve aux offenses?

Je suis comme aux Enfers par mes faits vicieux:
 Je suis noir & sanglant par mes pechez; si ai-je
 Les ailes de la foi pour revoler aux cieus,
 Et l'eau de Siloé me blanchit comme neige.

Exauce-moi du ciel, seul, fort, bon, sage, & beau,
 Qui donne au jour le clair, & le chaut à la flamme,
 L'estre a tout ce qui est, au Soleil son flambeau,
 Moteur du grand du mobile, & ame de tout ame.

Tu le fera mon Dieu, mon espoir est certain,

Puis que tu l'as donné pour arre & pour avance:
Et ta main bienfaïtante est cette seule main,
Qui parfait sans faillir l'œuvre qu'elle commence.

Ne desploye sur moi ce grand vent consumant
Tout ce qui lui resiste, & ce qu'il veut atteindre:
Mais pour donner la vie au lumignon fumant,
Souffle pour allumer & non pas pour esleindre.

La langue du meschant deschire mon honneur,
Quand de plume & de voix le tien itefris & chante.
Delivre-moi de honte, & ne soufffe, Seigneur,
Au vaisseau de ta gloire une fenteur puante.

Je me sauve chez toi, les mains & le cœur mis
Aux cornes de l'autel; Fort des forts, iuste Iuge,
Ne soufre par le fer des meurtriers ennemis
Enfanglanter ton sein en brisant ton refuge.

Cet esprit qui me rend haineux de mon péché,
C'est le Consolateur, qui m'apprend Abba pere:
De contraires effects ie suis par lui touché,
Car il fait que ie crains, & si fait que i'espere.

Tu m'arrouses au ciel, ingrat, qui ne produis
Qu'amers chardons au lieu de douces medecines.
Pren ta gaule, Seigneur, pour abbatre ces fuiets,
Et non pas la coignee à couper les racines.

Vse de chastiment, non de punition:
Esmonde mes iettons, laisse la branche tendre,
Ainsi que pour chasser l'air de l'infection
Mettant le feu partout on ne met rien en cendre

EPITAFE DU SIEUR D'AUBIGNÉ

Cy git le fameux d'Aubigné
Plains le, Passant, s'il est damné
Car pour son Dieu, & son Parti
Il quitta tout, & fut proscrit,
Ainsi que lui même l'écrit,
Pour s'en venir mourir ici.

SVR L'INCONSTANCE DE LA
FEMME

Qui va plustot que la fumee,
Si ce n'est la flamme allumee,
Plustot que la flamme, le vent?
Plustot que vent, c'est la femme:
Quoi plus? Rien, elle va devant
Le vent, la fumee, & la flamme.

DV PAON ET DV COURTISAN.

Quand le paon met au vent son pennage pompeux,
 Il s'admire soi-mesme, & se tient pour esfrange:
 Le courtifan ravi de sa vaine loüange,
 Voudroit comme le paon estre parfemé d'yeux.

Tous deux sont mal fondez, aussi de tout les deux,
 Quand il faut s'esprouver, la vaine gloire change,
 Comme le paon miré dans son pennage d'Ange
 En desdaignant ses pieds devient moins glorieux.

Encore est nostre paon au courtifan semblable,
 Que de la voix sans plus il se monstre effroyable,
 Il decouvre l'ami qui le loge chez lui.

Il est ialoux de tout, il est sujet aux rheumes:
 Ils different d'un point, que l'un monstre ses plumes,
 Et que l'autre est paré du pennage d'autrui.

NOUS FERONS, MA DIANE, UN JARDIN FRUCTUEUX

Nous ferons, ma Diane, un jardin fructueux:
J'en serai laboureur, vous dame et gardienne.
Vous donnerez le champ, je fournirai de peine,
Afin que son honneur soit commun à nous deux.

Les fleurs dont ce parterre éjouira nos yeux
Seront vers florissants, leurs sujets sont la graine,
Mes yeux l'arroseront et seront sa fontaine
Il aura pour zéphyr mes soupirs amoureux.

Vous y verrez mêlés mille beautés écloses,
Soucis, oeillets et lys, sans épines les roses,
Ancolie & pensée, & pourrez y choisir

Fruits sucrés de durée, après des fleurs d'attente,
Et puis nous partirons à votre choix la rente:
A moi toute la peine, & à vous le plaisir.

PRIERE AVANT LE REPAS.

Bon Dieu benis, nous, en recueillant le pain,
La manne qu'espand ta foverable main:
Car cette main fend prompte lex cieux
Quand le ciel est penetré de nos yeux.
Toute ame & tout cœur vers le ciel-ont recours,
Auffi ta bonté leur donne ton secours.
Tu vois & scais d'un throsne tant haut
Notre viande & le pain qu'il nous faut.

PRIERE APRÈS LE REPAS.

Rendons graces à Dieu vous toutes nations,
Vous tous peuples ravis en bénédictions:
Chantons tant que tout l'air plein refonne en ce lieu
D'un concert de loüange à Dieu
Hauffons l'ame & le coeur vers le ciel à la fois,
Accordons doucement ame & coeur à la voix

Chantons comme de Dieu dure à l'éternité
La clemence & la verite.
C'est Dieu dont la pitié au pitoyable fert:
C'est Dieu dont la rigueur l'impitoyable pert:
En ses faits il paroist vrai pere, ou iuge à tous
Entier, sainct, équitable & doux.

CANTIQUE DE SAINT AVGVSTIN

*Te Deum Laudamus, &c.
Sur la mesure de,
Rendons graces à Dieu, &c.*

Grand Dieu, nous te louons, nous t'adorons, Seigneur
Eternel Pere haut, terre te porte honneur:
Les puiffans Cherubins, tout le ciel à la fois

Mellant des Seraphins la voix.
Saint, Saint, Saint le Seigneur (dit ce volant troupeau)
Saint des Armes le Dieu, Dieu qui pour escabeau
Tiens du monde le rond, fous qui le ciel heureux
Porte un throsne majestueux.

Des prophetes le chœur, chœur des Apostres saints,
Martyrs vestus à blanc, chefs de triomphes ceints
Leur champ victorieux chante de haute voix
Vn Roi prince des autres Rois.

L'Eglise en l'Vnivers hauffe l'Eternité
D'vn seul Dieu trine & vn, l'entiere verité,
Par l'esprit paradet nous adorons ravis.
Confessans le Pere & le Fils.

Sauueur, qui de l'humain n'as de dedaigné le sang,
Mais l'as pris d'une vierge au pur & chaste flanc,
Pour ouvrir de la grace & de salut le port,
Tu vainquis l'aiguillon de mort.

Tu diras de la dextre, où luge tu te fieds,
L'arrest des Elements, tes riches marchepieds
Soit lors ton peuple, dont la vie fut le prix,
Gardé cher comme il est acquis.

Aujourd'jui iour heureux qu'à bruire nous vouons,
Ton grand nom de siecle en siecle nous louons.

Souftien-nous, que ce iour point ne foit entaché
D'erreur, ni de nouveau peché.

Or donc aye pitié, aye pitié de nous:
Sur nous tourne ton œil favorable & doux.
Confondus ne feront ceux qui en autre lieu
N'ont foi qu'en la faveur de Dieu.

Soit gloire au Pere & Fils, au paradet, l'honneur
Deu au Dieu trine & un perpetuel Seigneur
Dieu tel qu'il fut & est fera fans finir
Par tous les ſiedes à venir.

PRIERE DE L'AVTHEVR PRISON-
NIER DE GVERRE, & CONDAMNÉ À
MORT.

Lors que ma douleur secrette
D'un cachot aveugle iette
Maint soupir emprisonné,
Tu m'entends bien sans parole,
Ma plainte muette vole
Dans ton sein desboutonné.

Je veux que mon ame fuive,
Ou soit libre, ou soit captive,
Tes plaisirs: rien ne me chaut;
Tout plaist pourveu qu'il te plaïse,
O 'Dieu: pour me donner l'aïse,
Donne-moi ce qu'il me faut.

Ma chair qui tient ma pensée,
Sous ses clefs est abaissée,
Sous la def d'un geolier:
Dont font en quelque maniere
Cette prison prisonniere,
Moins rude à son prisonnier.

Que si mon ame captive
Est moins allegre, & moins vive
Lors que ses membres germains
L'enveloppent de mes peines:
De mes pieds oste mes chaines,
Et les manottes des mains.

Mais si mon ame au contraire
Fait mieux ce qu'elle veut faire
Quand son ennemi pervers
Pourrit au fonds de ses grottes,

Charge mes mains de manottes,
Et mes deux iambes de fers.
Si le temps de ma milice,
Si les ans de mon service
Sont prolongez c'est tant mieux:
Cette guerre ne m'envie
Douce me fera la vie,
Et le trespas ennuyeux.

Mais, ô mon Dieu, si tu trouve
Qu'il est temps qu'on me relève,
Je suis tout prest de courir,
De tout quitter pour te suivre;
Le mourir me fera vivre,
Vivre me fera mourir.

REVEIL

Arrières de moi vains menfonges,
 Veillans & Agreables fonges,
 Laissez-moi, que ie dorme en paix:
 Car bien que vous foyez frivoles,
 C'est de vous qu'on vient aux paroles,
 Et des paroles aux effects.

Voyez au iardin les penfées
 De trois violets nuancees,
 Du fond rayonne un beau Soleil:
 Voila bien des miennes l'image,
 Sans odeur, fans fruit, fans ufage,
 Et ne plaifent qu'un iour a l'œil.

Ce n'est qu'Amour en l'apparence,
 Ce n'est qu'une verde esperance,
 Que rayons & vives dartez:
 Mais cette esperance est trop vaine,
 Ce plaifir ne produit que peine,
 Et fes rayons obfcurités.

Mes defirs f'en gayent fans ceflé
 De la fureur à la finefle,
 Le milieu est des cœurs benins:
 On peint la Chimere de mefmes,
 On lui donne à fes deuz extremes
 Ou les Lions, ou les venins.

Ce qui se digere par l'homme
 Se fait puant; voyez-vous comme
 C'est un dangereux animal,
 Changeant le bien en fon contraire:
 Car ce qui est vain à bien faire,
 Ne l'est pas à faire du mal.

ADVIS D'VNE FILLE AUX AUTRES.

Vous qui cueillez par les prés les couleurs:
 Friandes mains, qui amassés les fraîses,
 Que de piquons se chassent sous vos aîses,
 Que de serpens se coulent sous les fleurs.

l'estoy' plongee en l'Ocean d'aimer,
 J'ai eschappé le fleuve Acherontide,
 J'espans aux borts de ma robe toute humide,
 Et sacrifie au vrai Dieu de la mer.

Le plus souvent telle pensè chercher
 Vn doux ami qui trouve un rude maîstre:
 Le trop d'esclat & desir de paroître
 Est bien souvent ce qui nous fait cacher.

Fermez l'oreille aux mortelles douceurs,
 Aux enchanteurs, n'escoutez les Sereines:
 Ma peine fut d'avoir ouy leurs peines,
 Et ma douleur d'entendre leurs douleurs.

On veut sur tout reluire & plaire a l'œil
 Ayant le nom de sages, d'avisees:
 Qui vous noircit & vous rend mesprisées
 C'est le plus clair & plus brillant Soleil.

Or vous craignez d'avoir le teint hydeux
 Vous desirez d'être bien estimees
 L'ombre conserve & teins & renommées
 C'est un secret qui garentit les deux.

Comme l'œil prend, trahi par son obiect
 L'impression de l'œil où il se mire.

QUATRAINS SUR UN FORT BEAU CHIEN²

L'AVTHEVR trouva en passant
 Par Agen un fort beau chien nommé Citron,
 Qui avoit accoustumé de coucher avec
 Sa Majesté: Il lui fit coudre sur le col,
 En forme de Placet, ce qui s'enfuit;
 Et le chien ne faillit point dès le soir à s'aller presenter an Roi.

Sire, votre Citron, qui couchoit autrefois
 Sur vostre lict paré, couche ores sur la dure:
 C'est ce fidelle chien qui apprit de nature
 A faire des amis, & des traistres le choix.

C'est lui qui les brigands effrayoit de sa voix,
 Et de dents les meurtriers:
 D'ou vient donc qu'il endure
 La faim, le froid, les coups, les desdains, & l'iniure.
 Payement coustumier du service de Rois?

Sa fierté, sa beauté, sa jeunesse agreable
 Le fit cherir de vous; mais il fut redoutable
 A vos haineux, aux siens, par sa dexterité.

Courtisans, qui iettez vos desdaineuses veuës
 Sur ce chien delaisé, mort de faim par les rues,
 Attendez ce loyer de la fidelité.

2 - [Note de l'éditeur] Le sujet de ce texte laisse entendre qu'il y est question non seulement d'un chien, mais également de l'effritement de la relation entre d'Aubigné et Henri de Navarre, devenu par la suite catholique et roi de France, Henri IV.

PSEAUME TROISIÈME

Dieu quel amas herifsé de mutins, quel peuple ramafsé !
 Ô que de folles rumeurs, & que de vaines fureurs !

Ils ont dit : Cet homme est misérable, le pauvre ne sent prest
 Rien de secours de ce lieu, rien de la force de Dieu.

Mais c'est mentir à eux : Dieu des miens contre mes haineux
 Est le pavois seur et fort, contre le coup de la mort.

Par lui ie hausse le front, lui qui m'entend, lui qui du S. mont
 Tant eslevé, chaque fois preste l'oreille à ma voix.

Dont dormir m'en irai; de tressauts, ni de crainte ie n'aurai.
 Puis resveillé ne m'affaut crainte, frayeur, ni tressaut :

J'ai de sa main seurté, de sa main n'ont sans peine presté
 L'ombre du son le sommeil, l'aube du jour le resveil.

Vienne la tourbe approcher, courir, enceindre, ou se retrancher,
 Quand ils m'affiegeront, mille de file & de front,

Dieu qui a veu le dedans du Malin, lui brisera les dents,
 D'ire le coeur escuniant, langue, palais blasphémant

Dieu sçaura le salut de Sion bien conduire à son but,
 Mefme le coeur des siens remplir & croistre de biens.

Gloire soit au Pere, et Fils & à l'Esprit, source des esprits
 Tel qu'il soit & fera-t-il, aux siècles, Ainsi soit-il.

LARMES POVR SVSANNE DE LEZAI ESPOVSE DE L'AVTHEVR

*Povr attacher à la fin du Pſeume huictante
& huictiefme, qui eſt employé ci-deſſus en deux façons*

L'Ay couvert mes plaintes funebres
Sous le voile noir des tenebres,
La nuit a gardé mes ennuis,
Le iour mes allegreſſes feintes,
Cacher ni feindre ie ne puis,
Pource que les plus longues nuits
Sont trop courtes à mes complaints.

Le feu dans le cœur d'une foughe
A la fin lui forme une bouche,
Et lui ouvre comme des yeux,
Par où l'on void & peut entendre
Le braſier eſpris en ſon creux:
Mais lors qu'on void à clair ſes feux,
C'eſt lors qu'elle eſt demi en cendre.

Au printemps on coupe la branche,
L'Hyver ſans danger on la tranche:
Mais quand un acier ſans pitié
Tire le ſang qui eſt la ſève,
Lors pleurant ſa morte moitié
Meurt en eſté de l'amitié
La branche de la branche veſve.

Que l'æther ſoupire à ma veuë,
Tire mes vapeurs en la nuë;
Le tiſon fumant de mon cœur
Un pareil feu dans le ciel mette,
Qui de iour cache ſon ardeur,
La nuit d'effroyable ſplendeur,
Flamboye au ciel un grand comette.

Plaindroy-ie, ma moitié ravie,
De quelque moitiés de ma vie?
Non, la vie entiere n'est pas:
Trop pour en ces douleurs s'esteindre,
Souspirer en passant le pas
Par les trois fumeaux du trespas.
C'est plaindre comme il faut se plaindre.

Plus mes yeux asséchez ne pleurent,
Taris sans humeur ils se meurent:
L'ame la pleure, & non pas l'œil:
Je prendrai le drap mortuaire
Dans l'obscurité du cercueil,
Les noires ombres pour mon dueil,
Et pour crespé noir le fuaire.

VOUS QUI AVEZ ÉCRIT QU'IL N'Y
A PLUS EN TERRE

Vous qui avez écrit qu'il n'y a plus en terre
De nymphe porte-flèche errante par les bois,
De Diane chassante, ainsi comme autrefois
Elle avait fait aux cerfs une ordinaire guerre,

Voyez qui tient l'épieu ou échauffe l'enferre?
Mon aveugle fureur, voyez qui sont ces doigts
D'albâtre ensanglantés, marquez bien le carquois,
L'arc & le dard meurtrier, & le coup qui m'atterre,

Ce maintien chaste & brave, un cheminer accort.
Vous diriez à son pas, à sa suite, à son port,
A la face, à l'habit, au croissant qu'elle porte,

A son oeil qui domptant est toujours indompté,
A sa beauté sévère, à sa douce beauté,
Que Diane me tue & qu'elle n'est pas morte.

RONSARD SI TU AS SU PAR TOUT
LE MONDE ÉPANDRE

Ronsard si tu as su par tout le monde épandre
L'amitié, la douceur, les grâces, la fierté,
Les faveurs, les ennuis, l'aïe & la cruauté,
Et les chastes amours de toi & ta Cassandre,

Je ne veux à l'envi pour sa nièce, entreprendre
D'en rechanter autant comme tu as chanté,
Mais je veux comparer à beauté la beauté,
Et mes feux à tes feux, & ma cendre à ta cendre.

Je fais que je ne puis dire si doctement,
Je quitte de savoir, je brave d'argument,
Qui de l'écrit augmente ou affaiblit la grâce.

Je fers l'aube qui naît, toi le soir mutiné,
Lorsque de l'Océan l'adultère obstiné,
Jamais ne veut tourner à l'Orient sa face.

AU TRIBUNAL D'AMOUR, APRÈS MON DERNIER JOUR

Au tribunal d'amour, après mon dernier jour,
Mon cœur sera porté diffamé de brûlures,
Il sera exposé, on verra ses blessures,
Pour connaître qui fit un si étrange tour,

A la face & aux yeux de la Céleste Cour
Où se prennent les mains innocentes ou pures;
Il saignera sur toi, & complaignant d'injures
Il demandera justice au juge aveugle Amour:

Tu diras: C'est Vénus qui l'a fait par ses ruses,
Ou bien Amour, son fils: en vain telles excuses !
N'accuse point Vénus de ses mortels brandons,

Car tu les as fournis de mèches & flammèches,
Et pour les coups de trait qu'on donne aux Cupidons
Tes yeux en sont les arcs, & tes regards les flèches.

EXTASE

Ainsi l'amour du Ciel ravit en ces hauts lieux
Mon âme sans la mort, & le corps en ce monde
Va soupirant çà bas à liberté seconde
De soupirs poursuivant l'âme jusques aux Cieux.

Vous courtisez le Ciel, faibles & tristes yeux,
Quand votre âme n'est plus en cette terre ronde:
Dévale, corps lassé, dans la fosse profonde,
Vole en ton paradis, esprit victorieux.

Ô la faible espérance, inutile souci,
Aussi loin de raison que du Ciel jusqu'ici,
Sur les ailes de foi délivre tout le reste.

Céleste amour, qui as mon esprit emporté,
Je me vois dans le sein de la Divinité,
Il ne faut que mourir pour être tout céleste.

AUX CRITIQUES

Correcteurs ie veux bien apprendre
De vous, ie subiray vos loix
Pourveu que pour me bien entendre
Vous me lifiez plus d'une fois.